Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 49

Artikel: On A por on E
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187239

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un nid de fripons.

— Allons, Faustine, es-tu prête?

— Dans une minute, le temps de mettre le chapeau de Lina.

— Il y a une demi-heure que nous devrions être en route; tu vas nous faire manquer le train; je le gagerais.

— Mon Dieu, mon ami, un peu de patience, tu sais bien que je n'ai perdu aucun instant; d'ailleurs, les jours sont si courts; et puis tu oublies que la pendule avance sur ta montre.

— Ce que j'en dis est dans notre intérêt; si, par ta faute, nous manquons le train de neuf heures, nous voilà obligés d'attendre celui de midi; ta mère va croire à un déraillement, et tante Clotilde, que nous sommes réduits en miettes; le plat succulent, confectionné de ses propres mains à notre intention, va rester intact; juge alors de son désespoir; pas de compliments, pas d'exclamations enthousiastes, pas de congratulations hyperboliques capables de la faire tomber en pamoison; ah! nous serions dans de beaux draps, vraiment.

— Gérard, tu es méchant.

— Sommes-nous prêts?

— Oui.

— Partons donc.

Ce dialogue, qui avait lieu dans un coquet entresol de la rue Lafayette, et comptait comme acteurs M. et Mme de Nolis, plus la jeune Lina, charmante fillette de huit ans, fut interrompu, naturellement, par le départ des trois personnages.

Dix minutes plus tard, ceux-ci prenaient leurs billets de première classe, à la gare du Nord, pour l'Isle-Adam et montaient avec empressement dans le compartiment de leur choix.

Le train partit.

Gérard de Nolis, architecte de talent et partout considéré comme tel, allait tous les mois, avec sa femme et sa fille, faire une visite à sa belle-mère; le 20 était le jour choisi, et, pour rien au monde, le jeune ménage n'eût voulu manquer à ce devoir filial.

Chose extraordinaire, Gérard adorait sa belle-mère; je ne me charge pas d'expliquer cette anomalie, mais de la signaler simplement; du reste, Mme d'Omerley le payait de retour; c'était donc avec un véritable plaisir que M. de Nolis accompagnait sa femme dans cette excursion extra-muros.

Lina était, comme nous venons de le dire, une ravissante blondinette de huit ans, que grand'mère gâtait comme à plaisir quand elle l'avait auprès d'elle. — Quels sont les grands-parents qui ne gâtent pas leurs petits-enfants!

Puisque nous avons essayé d'esquisser la physionomie des personnages que nous mettons en scène, complétons le tableau en disant que Mme d'Omerley, la mère de Faustine, va prendre ses soixante ans, qu'elle est veuve d'un lieutenant-colonel mort à Sedan en 1870, qu'elle possède une assez belle fortune personnelle, et que sa sœur, Mlle Clotilde de Lhérin, respectable quinquagénaire, qui ne l'a jamais quittée, habite à l'extrémité du château un admirable petit pavillon. — Ce château, qui n'a rien d'antique, est entouré d'un parc superbe, d'une ferme d'un excellent rapport, d'un petit bois situé à quelque distance, et de magnifiques jardins potagers et d'agrément.

Six domestiques des deux sexes ont pour mission, chacun en ce qui le concerne, d'assurer le bon fonctionnement de la maison et de ses dépendances.

Au moment où commence cette histoire, la cuisine avait pour cordon-bleu dame Victoire, veuve de quarante ans, à la voix haute, au geste impératif, et, par l'ascendant qu'elle exerçait sur son entourage, se trouvant en fait, sinon en droit, le chef incontesté de la domesticité.

Léonie s'occupait du linge et Flora de la chambre; Louis était cocher à ses heures; Hilaire, jardinier; et Labourache, garde particulier.

Voilà un personnel bien nombreux pour deux vieilles dames vivant presque isolées au milieu d'une bourgade, va penser sans doute le lecteur.

Je suis loin de dire le contraire; mais, dans le pays, c'est passé à l'état de légende que le château d'Omerley est le paradis terrestre de la gent porte-livrée, et que les vrais serviteurs de la maison sont les maîtres et non les domestiques.

Revenons à nos voyageurs.

En arrivant à la gare de l'Isle-Adam, Gérard de Nolis trouva un coupé qui l'attendait. — Louis salua à la manière des cochers de bonne maison, c'est-à-dire en inclinant lentement la tête et en la relevant tout aussi majestueusement; il ouvrit ensuite la portière, et les trois arrivants ayant pris place dans la voiture, celle-ci partit au trot; un instant après, l'heureuse grand'mère embrassait enfants et petit-enfant.

Ainsi que l'avait dit Gérard, on n'attendait plus que l'arrivée des Parisiens pour se mettre à table. Hilaire, rasé de frais, l'air niais et soumis, faisait le service.

— Venez vite, mes chers enfants, s'écria Mme d'Omerley, en apercevant les voyageurs, le déjeûner sera froid.

— Ces trains ont toujours du retard, ajouta tante Clotilde, en couvrant l'enfant de baisers.

— Hilaire, servez, ordonna Gérard, et vivement. Le domestique partit comme une flèche.

— Ne parlez donc pas sur ce ton impératif à mes domestiques, mon bon Gérard.

— Pourquoi cela, chère mère?

— Ces pauvres gens sont si malheureux!...

— Malheureux de quoi?

— De servir les autres.

— Que feraient-ils sans cela?

— Je ne sais; mais je tiens à ce qu'ils soient traités avec beaucoup d'égards; d'ailleurs ils me sont si dévoués.

(A suivre.)

On A por on E.

Ne mè parlâ pas dè clliâo dzeins qu'écrisont mau, qu'on a dè la peina à liairè cein que l'ont volliu mettrè, kâ cein pâo dâi iadzo rudo eimbêtâ, coumeint cein est arrevâ à n'on bin bravo hommo, qu'on ne pâo portant pas derè que l'est onna bîte, et ni que satsè pas liaire, vu que l'est dâo conset dè perrotse.

Vaitsé cein qu'ein est :

Lâi avâi z'u la vesita d'Eglise, et lo conset dè perrotse avâi du férè on rapoo coumeint l'afférè s'étâi passâ, po lo conset d'arrondissèmeint, et l'est cé bravo conseiller que dévessâi lo liairè à ti clliâo menistrès. Ora, n'est pas li que l'avâi écrit stu rappoo, et parait que l'étâi molési à liairè, kâ noutron bravo citoyein, qu'est portant prâo mâlin, crotsivè on bocon, et arrevâ à la pliace iô sè desâi lo texte que lo menistrè avâi prâi po lo prédzo dè la vesita d'Eglise, noutron coo lâo fe: Il prit pour texte le verset 9 du chapitre 5 de l'épitre aux Ga... aux Gal... aux Galetas!... que ma fâi ti clliâo monsus dâo conset d'arrondissèmeint ont coumeinci à sè vouaiti et que l'ont z'u bin dâo mau à sè rateni dè recafâ de cein que lo bravo conseiller avâi liaisu « galetas » ein pliace dè « Galates ».

Lo vin dè cabaret.

Lo villio Davi avâi étâ on solido gaillâ. L'est veré que sè soignivè bin et que quand l'étâi assâiti, cein que lâi arrevâvè soveint, n'allâvè ni à la casse, ni âo borné, mâ l'allâvè tot drâi à la pinta.

On dzo vouaiquie mon Dâvi tot malâdo. Ne savâi pas d'aboo cein que l'avâi; mâ petit z'à petit, cou-